1re Année. — N° 9 QUINZE CENTIMES Dimanche 4 Avril 1869

LA MASCARADE

JOURNAL POLITIQUE

PARAISSANT LE DIMANCHE

ABONNEMENTS
LYON
Un an. . . 8 fr.
Six mois. 4 fr.
Les Annonces se traitent de gré à gré.

ABONNEMENTS
DÉPARTEMENTS
Un an. . . 10 fr.
Six mois . 5 fr.
ETRANGER
Un an. . . 12 fr.

POUR LES ABONNEMENTS ET LES ANNONCES
S'adresser à l'imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

BONIMENT

Voilà tantôt dix-sept ans, mes frères, que la majorité du peuple Français a confié à Napoléon III le soin de faire notre bonheur, — et cela moyennant un très gros appointement en raison probablement de la difficulté de la chose.

Vous savez, en effet, que nous lui payons une trentaine de millions par an sans compter ce qu'il faut donner à ses employés qui ne travaillent pas à bon marché.

Aux termes d'un règlement qu'on appelle Constitution, tous les six ans le chef de l'Etat vient demander aux populations :

— Etes-vous contents ? ça marche-t-il ?

Si ça marche, on envoie à Paris des représentants pour dire que tout est pour le mieux, que nous sommes très heureux et qu'il n'y a qu'à continuer.

Si ça ne marche pas, on envoie d'autres représentants pour se plaindre, faire des remontrances, demander à changer ci, à changer ça, etc.

Cela paraît, comme vous voyez, la chose la plus simple du monde, mais où elle se complique c'est que le Gouvernement veut faire en même temps la demande et la réponse. A mesure qu'il vous dit : — Etes-vous contents de moi ? — Tout de suite il reprend avant que vous n'ayez le temps d'ouvrir la bouche : — Mais certainement vous êtes très contents, dites donc que vous êtes très contents.

Et il y a une masse de gens qui aiment tant la besogne toute faite qu'ils répètent comme des sansonnets : — Mais oui nous sommes enchantés. — Ce qui cause au Gouvernement une grande joie et lui procure une grande facilité pour faire ce qu'il veut.

Vous comprenez de suite, mes frères, combien une pareille manière d'agir n'a pas le sens commun. Grâce à Dieu, nous sommes assez grands garçons pour parler tout seuls, et c'est être bien niais que de se laisser mettre ainsi les paroles à la bouche.

Donc, mes frères, puisque dans quelques semaines le Gouvernement va vous faire les questions que je disais plus haut, c'est le cas de causer un peu de nos affaires, mais là tranquillement, sans criailleries, sans tapage, sans couteaux à papier, et comme il convient à des gens senses et raisonnables.

Ecoutez, je ne voudrais faire de chagrin à personne, mais vrai, il me semble que ça ne marche pas très bien et que tout n'est pas pour le mieux : Nous avons trop d'impôts, trop de soldats et trop de sergents de ville, — j'entends par sergents de ville tous les agents de l'autorité chargés de nous faire marcher au pas.

Sans doute il faut des impôts, et ceux qui vous disent qu'on peut gouverner sans cela, ceux-là sont des blagueurs ; seulement il n'est pas nécessaire d'en avoir autant.

Deux milliards trois cent millions, mes frères, voilà un chiffre qui donne à réfléchir, voilà un chiffre que l'on mettrait du temps à compter sur ses doigts ! Ne pensez-vous pas qu'il eût été plus sage de dépenser un peu moins ?

Si, par exemple, on n'était pas allé au Mexique, un pays à mille lieues de chez nous où on ne trouve à récolter que des coups de soleil et des fièvres jaunes, ça aurait économisé quelques centaines de millions.

Il y a aussi les gros fonctionnaires auxquels on donne tout de même trop d'argent pour l'ouvrage qu'ils font. Quand on pense que quelques-uns recoivent jusqu'à deux cent mille francs, on ne peut pas s'imaginer qu'un homme seul puisse tant gagner à la fois.

Regardez nos Sénateurs, sans doute ce sont des gens très respectables, qui ne demandent qu'à se dévouer aux gouvernements qui les paient, mais trente mille francs à chacun, vrai, ils ne servent pas pour la somme.

Que pensez-vous encore, mes frères, de ce M. Haussmann, préfet de Paris, qui a dépensé quatre cent soixante-cinq millions sans permission, et de ce M. Frémy, gouverneur du Crédit foncier, qui a laissé prendre dix-sept millions de bénéfices de trop ? Ce qu'il y a de malheureux c'est que ces gens-là restent à leur place tranquilles comme Baptiste, parce qu'en voyant des hommes enjamber ainsi la loi, ça dégoûte les autres de l'observer.

Ah ! ces affaires d'argent, voyez-vous, c'est toujours ce qui va le plus mal dans tous les gouvernements ; mais je pense qu'il faudrait chercher loin et longtemps pour trouver un pays où ça aille plus mal que chez nous.

En ce qui touche les militaires, j'ai toujours pensé, mes frères, que le Gouvernement avait envié de s'amuser un brin avec nous.

Crier sur tous les toits qu'on est en paix avec tout le monde, qu'on ne désire que la paix, qu'on veut à tout prix conserver la paix, — et organiser une garde-mobile de six cent mille hommes, et appeler tous les ans cent mille conscrits, — en vérité c'est tout-à-fait drôle et il y aurait de quoi en rire de bon cœur ; mais comme c'est nous, mes frères, qui faisons les frais de la plaisanterie, ça diminue un peu la gaîté de cette bonne farce, et m'est avis qu'il vaudrait mieux trouver un autre amusement.

Pour ce qui est des sergents de ville et de leurs supérieurs, ce serait une excellente affaire d'en supprimer au moins un bon quart. Non pas qu'ils soient de mauvaises gens, seulement ils laissent trop courir les assassins (je parle de chez nous surtout) pour attraper ceux qui ne se sauvent pas, — ce qui est moins difficile et donne moins de peine.

Essayez de secouer un tapis par la fenêtre, de laisser traîner des pelures d'oran-

---

FEUILLETON DE LA MASCARADE

PORTRAITS POLITIQUES

L'Impératrice Eugénie

Quoique fille des Espagnes, la comtesse Eugénie-Marie Montijo, comtesse de Téba, n'a ni le teint brun des Andalouses, ni l'œil noir des Aragonaises ; ses cheveux d'un blond cendré, les roses pâles de son teint, et le bleu de son regard la feraient prendre plutôt pour une riveraine de la Néva que du Guadalquivir, — si les dictionnaires biographiques qui ne respectent rien, ne nous apprenaient que Grenade la Mauresque, Grenade, la ville aux sérénades, vit naître, il y a quarante-deux ans, celle qui devait s'appeler l'Impératrice des Français.

A la vérité, la comtesse de Téba a si peu vécu dans sa patrie d'origine qu'on s'explique qu'il n'y ait de commun entre elle et l'Andalousie, — que son acte de naissance. — Tour à tour, élevée en France et en Angleterre, la plus grande partie de sa jeunesse s'est passée à voyager, et ce fut dans le cours de ses pérégrinations, qu'en mil huit cent cinquante-un, aux fêtes de l'Elysée, les grâces de sa personne charmèrent le cœur du Président de la République.

Etrangère au coup d'Etat, elle en recueillit les fruits sans en partager les risques, — et ce fut dans une main impériale qu'elle consentit à laisser tomber sa main.

Avant de conclure une union qui devait donner les Tuileries pour dernière étape aux voyages de mademoiselle de Montijo, — Napoléon III prit soin de faire part de ses projets au peuple Français, — dans un discours dont voici le passage saillant :

« Celle qui est devenue l'objet de ma préférence « est d'une naissance élevée. — Française par le « cœur, par l'éducation, par le souvenir du sang « que versa son père pour la cause de l'Empire, « elle a, comme Espagnole, l'avantage de ne pas « avoir en France de famille à laquelle il faille don- « ner honneurs et dignités. — Douée de toutes les « qualités de l'âme, elle sera l'ornement du trône, « comme au jour du danger elle deviendrait un de « ses courageux appuis. — Catholique et pieuse, « elle adressera au Ciel les mêmes prières que moi « pour le bonheur de la France ; — gracieuse et « bonne, elle fera revivre dans la même position, « j'en ai le ferme espoir, les vertus de l'impératrice « Josephine. »

Personne, à coup sûr, après un semblable portrait, n'eût été bien venu à blâmer le souverain du choix qu'il venait de faire.

Nous devons à la vérité de reconnaître que l'Impératrice Eugénie a réalisé en partie et suivant les faiblesses humaines, l'déal rêvé par Napoléon III.

Les descriptions des fêtes officielles sont là pour prouver que depuis dix-sept ans l'Impératrice a été la reine des bals, et — l'ornement du trône. — Par la perfection de sa beauté, aussi bien que par l'élégance et le suprême bon goût de ses toilettes, — elle a constamment éclipsé les plus brillantes, — et quoiqu'arrivée à la troisième jeunesse de la femme, on la croirait encore à la première.

Malgré quelques vivacités intimes, où se décèlent l'origine andalouse et le sang espagnol, — sa bonté s'est affirmée par mille œuvres de bienfaisance, et toujours on l'a vu pratiquer cette charité qui coûte si peu quand on est souveraine.

Quant à sa grâce elle est, dit-on, inappréciable : tous ceux qui ont l'honneur d'approcher Sa Majesté en subissent la séduction irrésistible, et nous nous rappelons encore l'enthousiasme de M. de Villemessant qui, après avoir été favorisé d'une inclinaison de tête, — s'écriait dans le *Figaro* : — Non, étudierais-je pendant vingt ans, jamais je n'arriverais à saluer avec cette grâce souveraine !

Désireuse de faire connaître au public ces qualités précieuses qu'elle tient du Ciel et de la nature, l'Impératrice Eugénie a accompagné son époux dans diverses tournées départementales. — C'est en 1861 que la bonne ville de Lyon eut l'honneur de sa visite ; et au souvenir des saluts et des sourires que pendant quarante-huit heures la gracieuse souveraine distribua à droite et à gauche avec une profusion vraiment méritoire, — on ne saurait disconvenir que la royauté a ses corvées et ses torticolis.

Ce ne fut pas sans une certaine émotion et sans quelque appréhension, parait-il, que la souveraine aborda le plateau de la Croix-Rousse ; — on lui avait fait des récits terribles de la férocité des voraces, et peut-être s'attendait-elle à tomber au milieu d'une population d'assommeurs et de mangeurs de prêtres ; — mais point, *les gens du plateau sont doux comme de miel*, dirait le brave Guignol, — et au lieu de figures rebarbatives et de barbes menaçantes, Sa Majesté ne rencontra sur sa route que des enfants endimanchés qui chantaient les louanges du Seigneur et celles de l'Empereur, de l'Impératrice et du Prince Impérial : — de l'affaire on en décora le Curé

Nommée à deux reprises régente de l'Empire, alors que le Chef de l'Etat s'en allait ferrailler contre l'Autrichien ou rendait visite aux Bédouins, l'Impératrice a tenu trop peu de temps les rênes du pouvoir pour qu'il ait été permis de se rendre un compte exact de ses aptitudes et de ses systèmes politiques.

A la vérité, les journaux officieux n'ont cessé de vanter la sûreté de son jugement, la promptitude de ses résolutions et la justesse de son esprit, — mais les éloges des journaux officieux ne sont pas des raisons. — Pour nous, nous inclinerions à penser que ses idées ne sont pas entachées d'un libéralisme exagéré, et qu'elle n'aurait point de dégoût pour les gouvernements où l'absolutisme s'étaie sur le droit divin. — Nous en trouverions la preuve dans l'appui constant qu'elle a prêté par son influence au maintien de la souveraineté temporelle de N. S. P., — et dans les marques de sympathie et d'amitié qu'elle a prodiguées à l'infortunée reine Isabelle si méchamment renvoyée de ses Etats.

Il est avéré, du reste, que depuis quelques années l'impératrice Eugénie se tourne vers les idées religieuses avec une ardeur croissante ; — il n'y a lieu de s'en étonner. — Blasée sur toutes les grandeurs, abreuvée de flatteries, témoin de toutes les bassesses des courtisans, connaissant la cote de tous les dévouements et de toutes les convictions, vivant dans ce milieu écœurant où s'aplatissent toutes les échines, l'impératrice Eugénie a dû concevoir de l'homme un mépris assez profond, pour chercher à se rapprocher de Dieu.

L. LECLAIR.

ges devant votre porte d'allée, de ne pas vous sauver du marché au coup de cloche, de stationner devant le théâtre pendant les entr'actes, de ne pas parler chapeau bas à un commissaire de police, ou d'écrire des articles de journaux qui ne soient pas à la fantaisie de M. le Procureur impérial, et vous verrez, mes frères, si on vous manquera!

Les journalistes surtout sont ceux qu'on malmène le plus. Je ne dis pas qu'ils ne vaillent un peu moins que les autres citoyens, mais tout de même ce sont des hommes et ils mériteraient d'être traités sinon mieux du moins aussi bien que des voleurs.

Je suis, mes frères, un trop petit compagnon pour me mettre en scène, mais quand je me rappelle toutes les injures qui m'ont été dites il n'y a pas longtemps par les agents de l'autorité, — sans compter les mois de prison et les amendes qui ont suivi, — je ne peux m'empêcher de trouver qu'on met à nous poursuivre un peu d'exagération. Cela vient, comme je vous le disais plus haut, du trop grand nombre de sergents de ville : naturellement il faut qu'ils occupent leur temps, et comme de juste, ils prennent la besogne la moins malaisée, — tout le monde comprend ça.

De tout quoi, il suit, mes frères, que nous avons encore du chemin pour arriver au pays de Cocagne.

Je sais bien que dans ces derniers temps on témoigne beaucoup de zèle pour nous faire plaisir : les chemins de fer par-ci, les livrets d'ouvriers par là, les décharges d'impôts d'un autre côté, etc.... nous serions vraiment ingrats de n'en pas être reconnaissants. — Malheureusement ces grands déploiements d'activité ressemblent trop à l'ardeur des écoliers qui après s'être amusés pendant toute l'étude, se mettent à bâcler leurs devoirs en cinq minutes pour n'être pas punis à la récréation. — Et à voir le Gouvernement faire tant de choses en un mois, on se demande comment il en a si peu fait en six ans. — C'est une idée qui vient tout de suite à l'esprit, sans avoir pour cela beaucoup de malice.

Aussi lorsque l'Empereur viendra nous demander, aux prunes : — Hé bien, mes amis, ça va-t-il comme vous voulez? — Je crois que nous pourrons lui répondre sans crainte de nous tromper : — Mon Dieu non, sire, pas tout à-fait, il y aurait mieux.

Et alors nous agirons sagement, mes frères, en ne donnant pas nos votes à ces députés qui ne font que crier : *aux voix*, — *la clôture*, et qui occupent tout leur temps à taper sur leur bureau.

Ces exercices sont peut-être agréables pour ceux qui les font, mais je vous assure, mes frères, qu'ils n'ont rien de bon pour nous, et la moindre observation raisonnable, le moindre grain de bon sens feraient bien mieux notre affaire.

Pour la rédaction :

E. B. LABAUME.

BONNES NOUVELLES

— M. Darimon vient d'être nommé quelque chose au Conseil d'Etat. Enfin voilà le Corps législatif débarrassé des mollets de ce petit homme.

— Notre ministre des Finances a fait déclarer que le trésor regorgeait d'argent. Cette nouvelle incroyable a produit une telle sensation que quelques personnes en ont perdu la raison.

— Il est question de supprimer le poste de président du Conseil d'Etat comme superflu. Alors pourquoi l'avoir maintenu jusqu'à présent?

— L'Empereur et sa famille iront probablement faire un petit voyage en Corse; le Prince impérial fera la course en vélocipède.

— Les candidatures officielles seront décidément maintenues énergiquement. Nous comptons beaucoup sur cette mesure, dont les électeurs voient chaque jour les inconvénients, pour faire passer bon nombre de députés de l'opposition.

MAUVAISES NOUVELLES

Une vaste conspiration a été découverte en Italie. Comme dans tous les Etats policés on a fourré beaucoup de monde en prison

Naturellement le complot est mis sur le dos de l'éternel Mazzini.

— M. Rouher a retrouvé son prestige. Quelques paroles bien senties, tombées des lèvres du principal ministre, ont suffi pour faire retirer par M. Jérôme David sa fameuse interpellation sur la corruption électorale.

— Le dernier rapport du ministre de la Justice constate une jolie augmentation de toutes sortes de crimes. L'influence moralisatrice du gouvernement se fait sentir partout.

— D'après les nouvellistes, un fils de feu Joseph Bonaparte se met sur les rangs pour le trône d'Espagne. Pauvres Espagnols! il ne leur manquait plus que cette tuile pour les aplatir tout-à-fait.

FAUSSES NOUVELLES

— On vient de relâcher les orateurs des réunions publiques incarcérés dernièrement. Le gouvernement a compris qu'il avait fait une boulette en donnant trop d'importance aux paroles de quelques écervelés.

— Dans les cercles politiques bien informés, on parle de présenter une loi condamnant à la guillotine tous les personnages qui ont trahi leurs serments politiques Une foule de gens — des plus en vue — ont fait visser leurs têtes sur leurs épaules.

— Pour témoigner sa satisfaction à M. Rouher, l'Empereur vient de lui donner, en guise d'œuf de Pâques, une bonne calotte.... de velours noir.

DÉFILÉ DE LA SEMAINE

M. Massin a prêté serment, ces jours derniers, entre les mains de l'Empereur; prochainement il sera installé sur son siége de procureur-général, quoiqu'il soit, de par ses fonctions, un magistrat debout.

Laissant de côté la personnalité du nouveau-venu à la Cour, avec lequel nous désirons vivre dans les meilleurs termes, je ne puis m'empêcher de songer à la quantité de serments qu'un fonctionnaire peut être appelé à prêter sous un même gouvernement, et je me demande vainement dans quel but on oblige un seul personnage à jurer si souvent « fidélité à l'Empereur et obéissance à la Constitution. »

M. Gilardin, par exemple, a déjà prêté le même serment : 1° comme Procureur-général à Lyon; 2° comme Président à Lyon; 3° comme Président à Paris; et si M. Gilardin arrive — ce que nous lui souhaitons et ce qui est probable — à faire partie du Sénat, encore un nouveau serment.

Est-ce que le serment d'un sénateur ne vaut pas celui d'un procureur-général ou d'un préfet? Dès l'instant où la formule ne varie pas, il me semble qu'un fonctionnaire, quel qu'il soit, est engagé par un premier serment, et qu'il est inutile de lui en imposer d'autres.

Il est vrai que nous, écrivains d'une presse légère, rédacteurs de journaux peu sérieux, nous sommes d'une intelligence si bornée, que ces hautes questions échappent à notre raison.

Ces reporters officiels n'en font pas d'autres. Le rédacteur spécial que nous avions chargé du compte-rendu du banquet des Libres-Penseurs a confondu le restaurant Antoine avec le restaurant Bonnefond, mais, sauf cette légère erreur et quelques variations dans le menu, son récit était presque exact.

MM. les Libres-Penseurs se sont réunis au nombre de 200 environ, le vendredi-saint; les aristos ont fait bande à part chez Decour. A notre avis, on s'est beaucoup trop ému de cette manifestation. Incontestablement, ces citoyens ont fait preuve d'un goût douteux en appelant la publicité autour des andouilles et du gras-double qu'ils avaient l'intention de manger un jour consacré au maigre par l'immense majorité de leurs concitoyens, mais ils eussent été les premiers attrapés si on les eut laissé accomplir leur petit dîner sans crier au scandale comme on l'a fait.

Quant à nous, nous n'hésitons pas à avouer que nous sommes libres-penseurs aussi, seulement voici comment nous entendons la *libre-pensée*. Nous estimons que chacun, relevant seulement de sa conscience, a le droit de croire ou ne pas croire ce que bon lui semble, et nous demandons que ceux qui nient l'existence de Dieu nous laissent la liberté de l'affirmer et de faire maigre ou gras quand il nous plaira; ne gênons pas votre incrédulité, mais respectez nos croyances.

Or, il y a toujours autant, quelquefois plus d'intolérance chez MM. les Libres-Penseurs que chez les Ultramontains.

Les élections sont de plus en plus la grande actualité. Tant plus il y a de candidats, tant plus il s'en présente.

Deux nouveaux viennent d'entrer en lice dans la 3e circonscription : MM. Alphonse Esquiros, démocrate foncé, et Jourdan, candidat..... local. Avec MM. Perras et F. Morin, cela nous fait quatre pour le moment. Espérons que le nombre ne s'arrêtera pas là.

Comment les électeurs et la démocratie ne comprennent-ils pas que cette multiplication de prétendants ne peut que favoriser le triomphe de M. Perras.

L'administration, du reste, ne néglige rien en faveur de cette candidature. Les tournées des conseils de révision ont procuré à M. le sénateur Chevreau, — d'après les feuilles officielles, — l'occasion d'être ému par les témoignages de dévouement, de reconnaissance des populations rurales et à propos de ce fameux chemin de fer de la Brévenne, M. le Préfet a prié MM. les Maires de reporter sur nos bons députés officiels au moins la moitié de la gratitude qu'on lui offrait.

Mon Dieu! faites qu'à force d'être *chauffées* ces élections officielles deviennent des *fours*!

A propos de la candidature Raspail, on nous assure que ce n'était pas du tout le citoyen J.-F. Raspail, mais bien son fils Benjamin Raspail dont il avait été question, et c'est par suite d'une erreur qu'on a offert au père le mandat de député.

Si c'est vrai, l'histoire ne manque pas de piquant.

L'appel fait par l'*Etendard* en faveur de Mme veuve Troplong a été entendu. Le Conseil-d'Etat est saisi d'un projet pour lui faire accorder 20,000 francs de pension viagère.

Pardieu, nos gouvernants ne sont pas chiches! Vivants, les hommes de l'Empire reçoivent un bon prix de leur dévouement, morts, nous payons leurs funérailles, nous pensionnons leurs veuves, rien ne nous coûte. Généreuse nation, va!

Par contre, le *Bulletin des Lois* nous annonce des liquidations de pensions civiles de deux institutrices publiques, dont l'une, après 35 ans de service, touchera 38 francs, et l'autre, après 45 ans, sere pensionnée à 67 francs! Le système des compensations, quoi!

Un nabab — pour de vrai — a passé chez nous samedi dernier; ce rentier anglais a 4 millions à dépenser par an pour ses menus plaisirs. Vraiment, pour un vaincu de la perfide Albion, ce bonhomme n'est pas à plaindre. C'est bien le diable, si en traversant Paris, il n'accroche pas quelque grand cordon de la Légion-d'Honneur. Un de plus, un de moins, n'est pas une affaire, et cette munificence du gouvernement nous poserait joliment auprès des 39 enfants de ce mahométan.

L'illustre Veuillot vient de faire siffler ses *coulœuvres*. Certainement, ce ne peut être ce Veuillot connu qui s'est rendu coupable de ce volume de vers de mirlitons et de rébus illustrés, d'autant plus que l'auteur de cette petite débauche poétique a fait des vers dans le genre badin que voici :

. . . . . .

Oubliez, petit Trotillon,
Comment vous devintes marquise :
Un jour que vous trottiez, la bise
Fit voir votre jambe bien prise;
Cette jambe prit un lion.

Marquise, marquise, marquise!
En vos splendeurs, souvenez-vous
Combien le sort vous semblait doux
De celle à qui votre œil jaloux
Voyait toujours une chemise!

Petit Trotillon, oubliez
Les services que rend la bise!
Des gens qui manquent de chemise
Qu'il vous souvienne plus, marquise,
Et *cachez mieux vos jolis pieds!*

Eh! eh! pour un foudre de l'Eglise, qu'en dites-vous?

Et si le Saint-Père a reçu un hommage de cette œuvre, il a dû avoir une crâne idée de son défenseur et protecteur.

HECTOR PÉRIÉ.

UN CANDIDAT ÉCLAIRÉ

Rien qu'à l'aperçu de ce titre, vous avez deviné, je gage, ô clairvoyants lecteurs, que c'était au spirituel auteur de la *Lanterne* que mon article allait être consacré; — c'est de lui, en effet, que je vais m'occuper, aujourd'hui, dans les colonnes de la *Mascarade*.

Henri Rochefort, vous ne l'ignorez sans doute pas, vient enfin de se décider, grâces au Ciel! à poser sa candidature à la députation dans l'une des circonscriptions du département de la Seine.

Vive Dieu, mon gentilhomme! il va donc encore y avoir de beaux jours pour la vieille gaieté française. — Aussi bien, commençait-on à trouver, à l'étranger, que les comptes-rendus de nos débats législatifs devenaient d'une monotonie désespérante et n'étaient pas émaillés d'assez nombreux (*on rit*). — Les discours des Rouher, des Jules Favre, des Emile Ollivier ont beau ruisseler d'éloquence, ils n'en sont pas moins, il faut bien l'avouer, profondément ennuyeux. — Seuls, les adorables *à peu près* du marquis de Tillancourt réussissent à dérider de temps à autre l'auguste front de nos Honorables, mais chacun sentait qu'il manquait à la Chambre quelqu'un capable de donner prestement la réplique au député de Vervins; les électeurs de Paris vont s'empresser, je l'espère, de combler cette lacune, en envoyant Henri Rochefort s'asseoir sur les gradins du Corps Législatif.

J'ai déjà lu bien souvent et entendu dire bien des fois que l'âpre et joyeux pamphlétaire était un *pur*; or, comme il n'a pas encore, que je sache, de passé politique, j'ai toujours supposé que ceux qui le qualifiaient ainsi entendaient dire, tout simplement par-là, que semblable au vin non mitigé d'eau, Henri Rochefort ne manquait pas d'esprit; il en a, en effet, énormément et du plus piquant. Est-il besoin d'autre chose, je vous le demande, pour faire un excellent député? — Que vient-on nous parler de *science politique*, — d'*érudition*, — de *connaissances approfondies des besoins et des intérêts sociaux!* — Balançoires que tout cela! Dans un pays où Hamburger est cent fois plus connu que Taine et que Littré, la verve et l'humeur sont qualités que l'on préfère et que l'on préférera toujours à toutes les autres.

Les temps sont tristes; l'inquiétude et les soucis rongent tous les cœurs et troublent tous les esprits.

bénies soient donc ces natures d'élite dont l'inaltérable bonne humeur et l'anodine causticité savent encore faire briller parfois sur nos fronts assombris un éclair de gaîté; pour moi j'ai hâte, je ne vous le cache pas, de voir enfin se lever l'aurore du jour à jamais mémorable où, dans nos feuilles publiques, l'Europe entière lira, en se tenant les côtes, le discours que voici :

. . . . . .

M. le Président. La parole est à M. Rochefort. (*Mouvement d'attention.*)

M. H. Rochefort. Messieurs, lorsque je considère d'un monocle attentif la marche funèbre et claudicante de nos institutions, je me sens envahi d'un chagrin si amer que je vous demande la permission de l'adoucir un peu en avalant ce verre d'eau sucrée. (*Bruyante hilarité.*)

Bien que la boisson que je viens d'absorber ait été préparée par la main d'un salarié de l'Etat, je veux bien ne pas supposer, Messieurs, que le Pouvoir, sachant qu'elle devait humecter mon thorax, l'a faite aromatiser, en guise de fleurs d'oranger, avec le terrible poison de Borgia. (*bruyante exclamotion.*) Tout au contraire, Messieurs, je déclare que j'ai trouvé cette eau sucrée tribune (*hilarité*), pardon, je voulais dire très-bonne; et cette déclaration doit avoir d'autant plus de valeur à vos yeux que je hais mortellement, vous ne l'ignorez pas, tout ce qui, de près ou de loin, offre quelque rapport avec le diabete. (*Vive hilarité à gauche. Bruyante interruption à droite.*)

M. le Président. Je prie l'orateur de ne pas sortir de la question.

M. H. Rochefort. C'est bien involontairement, je vous l'assure, M. le Président, que j'en suis sorti; car j'ai eu tant de peine à rentrer en France que lorsque je me trouve maintenant n'importe où, je n'en sors jamais qu'avec l'appréhension d'être aussitôt appréhendé (*hilarité prolongée*), etc.

. . . . . .

Si ce n'est pas tout-à-fait cela, lecteurs, ce sera du moins quelque chose de fort approchant; à moins que Rochefort n'ait changé sa première manière de faire de la politique, — qui est peut-être bien la plus sértaüse.

HUGUES DABRINS.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

PARIS.

Rien au *Journal officiel.*

AUTRICHE.

Pour entretenir la nouvelle amitié de François-Joseph et de Victor-Emmanuel par de petits cadeaux, on pense que l'Empereur cédera à son frère d'Italie le Tyrol Italien, et le frère d'Italie rétrocédera la Vénétie et la Lombardie.

BRUXELLES.

Le conflit Franco-Belge étant fini... on vient de nommer une commission internationale pour étudier la question. Comme c'est une affaire de voie ferrée, il a été convenu que M. de La Guéronnière et M. F. Orban (le *Journal officiel* dirait M. Forban) joueraient la chose en taillant un petit baccarat chemin de fer.

SAN-MARIN.

Le gouvernement français vient d'envoyer une note très-vive relativement à la mobilisation de notre marine. On craint un conflit sérieux.

CORRESPONDANCES UNIVERSELLES

Nous résumons comme suit nos correspondances de Paris et d'ailleurs :

Vous avez dû lire récemment dans les journaux d'outre-Rhin, que les frères Wyskla, — deux Hongrois qui dirigeaient à Vienne un office de publicité, — ayant été reconnus comme étant les fabricateurs non patentés de certaines nouvelles aussi fausses qu'alarmantes adressées depuis quelque temps aux principales feuilles de tous les pays, — nouvelles qui ne cessaient, malgré les protestations formelles et réitérées de tous les souverains en faveur de la paix, de maintenir l'Europe entière sur le qui-vive, — vous avez dû lire, dis-je, que les frères Wyskla viennent d'être expulsés du territoire autrichien.

Et bien, voilà, je vous l'affirme, une mesure que le gouvernement français ne prendra jamais contre moi, — et pour cause. — Je puise toutes les nouvelles que je vous adresse aux meilleures sources, et je ne vous les envoie qu'après m'être préalablement assuré de leur irréfragable exactitude; vous pouvez donc les insérer en toute confiance et sans craindre qu'elles soient jamais démenties ou rectifiées, soit par les autres journaux, soit par Ernest communiqué, soit enfin par moi-même.

Contrairement à ce que je vous avais annoncé dans ma dernière correspondance, ce n'est point par Hervé ni par Offembach que Berlioz a été remplacé à l'Institut, mais par l'immortel maestro auquel nous devons les sublimes partitions du *Sapeur* et de la *Déesse du bœuf gras.* — Villebichot.

C'est également à tort que je vous avais cité M. Gagne comme devant recueillir l'héritage académique de Lamartine; le fauteuil du chantre d'Elvire est destiné à M. Belmontet.

Enfin, ce n'est pas, ainsi que je vous l'avais dit par erreur, le docteur Ricord qui doit être nommé prochainement Sénateur, mais bien le célèbre docteur Blanche.

—

On s'entretient beaucoup à Berlin d'un fait qui semble être en apparence des plus futiles, mais qui ne laisse pas, je crois, que d'avoir une haute signification politique.

Le Roi, qui ne monte jamais d'habitude que de magnifiques chevaux entiers, a passé hier une revue, monté sur un cheval hongre.

On a vu là le signe certain d'un prochain désarmement.

—

il n'est question à Madrid que de l'envoi allégorique fait par Prim, Serrano et Topète au duc de Montpensier.

Ce prince ayant sérieusement manifesté son intention de retirer sa candidature, ce qui donnerait de grandes chances au prince Alfred, d'Angleterre, les trois ministres précités lui ont adressé sous enveloppe une photographie de Jeanne d'Arc; ce qui signifie évidemment : « Orléans tient les Anglais en échec. »

—

Je croirais devoir vous donner sous toutes réserves la nouvelle suivante, si elle n'était devenue depuis quelques jours, ici, le secret de Polichinelle.

Il parait que si le différend Franco-Belge, au lieu de se terminer par un arrangement à l'amiable, eût rendu, ce qu'à Dieu ne plaise, la guerre inévitable entre les deux pays, Henri Rochefort aurait reçu aussitôt, des mains du roi Léopold, des lettres de naturalisation et le portefeuille des Affaires Etrangères.

Pour extraits : XAVIER LEFRANC.

LES OEUFS DE PAQUES

Voici d'après nos renseignements particuliers, les cadeaux trouvés par quelques personnages connus dans l'œuf de Pâques traditionnel qui leur a été offert dimanche dernier.

Napoléon III. — Un député officiel en miniature : merveille de mécanique qui dit : *oui* lorsqu'on lui presse le ventre, *aux voix* lorsqu'on lui tape dans le dos, et *la clôture* lorsqu'on lui pince le nez.

Le roi de Prusse. — Le clocher de Strasbourg avec une baïonnette en guise de flèche.

Le roi d'Italie. — Une pièce de vingt francs en OR.

L'empereur de Russie. — Une potence avec cette inscription : *l'ordre règne à Varsovie.*

La reine Isabelle. — Une guitare sans cordes.

Le duc de Montpensier. — Une couronne en carton doré.

M. Haussmann. — Une table des lois avec ce mot au bas : *Zut.*

Mme de Metternich. — Un recueil de calembours et de jeux d'esprit.

M. Emile Pereire. — Le volume de Nadar intitulé : *le droit au vol.*

Le prince Napoléon. — Un vélocipède.

M. Rouher. — Une casserole rétamée avec cette inscription latine : *Magno Rouhero magninses, allias* magnins.

M. Frémy. — La comédie de Ponsard : *l'honneur c'est l'argent.*

La princesse Mathilde. — L'art d'accommoder les restes.

Le maréchal Niel. — Une boite de gardes-nationaux mobiles en plomb.

Le maréchal Canrobert. — Une mèche de ses cheveux.

M. Gilardin. — Sa statue équestre en sucre d'orge.

M. Laurent Descours. — Un couteau à papier.

M. Gregori Ganesco. — Un âne de Montmorency.

M. Wittersheim. — Une coquille d'huitre.

Henri Rochefort. — Un éteignoir.

Mlle Schneider. — Les contes des Mille et une nuits.

Le Sultan. — Un trône percé.

M. Musard. — Un poissou en sauce hollandaise.

M. L. Veuillot. — Un libre penseur sur le gril.

M. Emile Ollivier. — Le roman de Balzac. — *Illusions perdues.*

Pie IX. — Un Zouave pontifical en chocolat.

Le lieutenant Toto Prim. — Le sabre de son père.

Don Juan Prim. — Le sabre de son fils.

M. de Lesseps. — Une percerette.

Mgr. Dupanloup. — Un baromètre avec ces mots : *Signes du temps.*

Le maréchal Vaillant. — Une carte d'entrée à l'Asile des vieillards.

SARABANDE

Pourquoi appelle-t-on les *partageux* des *communistes*, puisque ce qu'ils demandent avant toute chose, c'est justement l'abolition — des *communautés.*

—

La Faculté de Montpellier vient de délivrer à une demoiselle le diplôme de pharmacienne-chimiste.

C'est moi qui ne voudrais pas être le mari de cette apothicairesse.

Je ne tiens pas à voir figurer ma tête parmi les *Cornues.*

—

Qui donc disait que M. X... était avare? Il vient de donner... sa démission de membre de la Société des secours mutuels.

—

On lit dans les journaux :

» La réunion publque de Belleville a été dissoute.

« La réunion publique tenue chez l'instituteur Budaille a été dissoute, etc., etc. »

Les membres de ces réunions cherchent, on le sait, la solution de tous les problèmes sociaux.

Ils n'ont trouvé jusqu'à présent que *dix solutions.*

—

L'auteur des *Odeurs ce Paris* vient de faire paraître un nouveau pamphlet : *Les couleuvres.*

Il y a des gens qui aiment le style quelque peu ordurier de Louis Veuillot.

» *D'égouts et des couleuvres* on ne doit pas discuter. »

—

Les cheveux rouges qui furent si longtemps de mode ont fait place, paraît-il, aux cheveux couleur *beurre frais.*

On dit que les petits crevés désireux de faire assaut avec ces dames d'innovations capillaires, se disposent, à leur tour, à accomoder leur *raie* au beurre noir.

CLODOCHE.

M. Antoine restaurateur nous prie de rectifier l'erreur que nous avions commise dans notre dernier numéro, en plaçant chez lui le banquet des Libres-Penseurs

Le compte-rendu que nous avons publié de ce banquet était du reste assez fantaisiste pour que personne ne le prit au sérieux, — et la clientèle de M. Antoine peut se rassurer, — il n'a trempé en aucune façon dans le saucisson sacrilége dévoré par les Libres-Penseurs.

Un de nos compatriotes, M. Prosper Rambaud, avocat, docteur en droit et répétiteur de droit à Paris, vient de publier le premier volume d'un ouvrage intitulé : le *Code Napoléon par questions et réponses* (1).

C'est une sorte de Catéchisme de droit très-net et très précis, destiné surtout aux jeunes gens qui se proposent de passer leurs examens.

On sait que l'aridité des études de droit tient principalement à la multiplicité et à l'obscurité des matières faisant l'objet des examens, et l'ouvrage de M. Rambaud a le précieux avantage de jeter la clarté et la précision dans la solution des problèmes que présente ce gros livre qu'on appelle : le Code Napoléon.

Le premier volume seul est publié, le second doit paraître fin avril et le troisième fin octobre.

THÉATRE DES VARIÉTÉS
Cours Morand, 29.

Dimanche 4 avril 1869, à 7 heures du soir, la Société l'**Union lyrique** donnera son Concert annuel avec le concours de plusieurs Artistes de notre Théâtre-Impérial pour la partie vocale, et de la *Fanfare l'Echo du Rhône* pour la partie instrumentale.

La Société des *Conférences publiques et gratuites de la Croix-Rousse* tiendra sa troisième réunion, dimanche 4 avril, à une heure précise, dans la salle Valentino, place de la Croix-Rousse, 8.

Orateur, M. Dameth, de Genève, professeur d'Economie sociale, qui traitera *des Grèves.*

THÉATRES

—

Grand-Théâtre. — Le Grand-Théâtre ne désemplit pas : loges, fauteuils, stalles, tous les étages sont combles, on n'avait jamais vu chose pareille, et comme M. D'Herblay est homme à ne rien perdre et à ne pas manquer de forcer la recette, il a eu l'idée de convertir en places numérotées une grande partie des premières pour la dernière soirée de Mme Galli-Marié

Je veux bien croire que M. le Directeur en a le droit, mais je trouve que c'est abuser légèrement des priviléges du public en lui faisant payer plus cher pour une représentation ordinaire des places dont le prix est fixé à un taux déterminé.

Bien sûr, je ne pensais pas deviner juste en supposant que l'administration infligerait quelques maladies à ses artistes pour la première représentation de *Faust;* malheureusement j'étais bon prophète, car il est de toute évidence qu'un sort avait été jeté sur les exécutants, — les exécuteurs plutôt du chef-d'œuvre de Gounod. *Faust*, grand-opéra, a fait un four complet : M. Delabranche, avec son organe rude, difficile à manier, ne pouvait être et n'a été qu'un Faust insuffisant; il n'a su rendre aucune des délicatesses, aucune des nuances du rôle. Mme de Taisy, sauf dans la dernière scène de la prison, s'est montrée très-inégale; M. Méric, sans voix, a été détestable; quant à M. Marthieu, d'un avis unanime, on est convenu, qu'à moins de le faire exprès, il n'était pas possible de chanter d'une façon aussi déplorable, aussi désastreuse; on eût dit qu'il s'étudiait à émettre des notes fausses et des sons innommés. Seule, dans son rôle épisodique, Mlle Dartaux, s'est fait applaudir.

Parlerai-je de cette fameuse mise en scène pour laquelle M. D'Herblay n'a pas épargné la réclame? Trois décors seulement sur onze étaient nouveaux, — un, les Montagnes du Hartz, insignifiant, — le second, la Vallée du Brocken, avec une bien belle lune, — le troisième, précédant celui-ci, nous a montré les splendeurs du palais de Méphistophélès et, il faut l'avouer, a produit un très bel effet. Pour ce tableau, M. Gounod a ajouté à sa partition primitive un air de bravoure chanté par M. Delabranche, et un ballet assez gracieux dont M. Vincent eût pu tirer quelque parti, s'il n'avait pas voué ses danseuses aux pirouettes et aux pointes à perpétuité, ce qui manque tout-à-fait de charme.

L'apothéose n'a pas changé et m'a semblé même plus pauvre qu'autrefois. Dans tous les cas, j'ai vainement cherché, du bout de ma lorgnette, les dames que M. D'Herblay demandait dernièrement à tous les échos pour figurer dans cet ouvrage; où diable les avait-il fourrées?

Ah! j'oubliais le tableau le plus remarqué de cette mise en scène somptueuse : Mesdames Galli-Marié et Singelée ont paru toute la soirée dans une loge de face, en compagnie de deux superbes bouquets de lilas blancs qu'elles ont eu le soin d'étaler sur le rebord de ladite loge.

Je dois aussi des éloges bien sentis aux spectateurs du parterre qui ont su tromper l'interminable longueur des entr'actes par des chœurs crânement enlevés, variés par les *Pompiers de Nanterre*, la *Charmante Rosalie*, le *chœur des soldats de Faust*, *Guerre aux tyrans*, etc... Bon parterre, va, tu es et tu seras toujours le dernier réceptacle de la bonne gaieté, le roi des représentations lyriques et dramatiques.

Au fond, chacun se reportait infailliblement au *Faust* créé ici par Achard, Mesdemoiselles de Maësen et Willème, et tout le monde, d'un commun accord, le regrettait. Rendez-nous ce Faust interprété par des chanteurs d'opéra-comique, c'est le seul vrai, le seul dans l'esprit et le caractère de l'inspiration et de la musique du poète et du maëstro.

Célestins. — Qu'ils sont loin déjà les beaux jours de l'opérette bouffe, les succès de MM. Offenbach, Meillac et Halevy! Chaque production nouvelle de cet heureux trio marque la décadence du genre exploité par ces dieux de la cascade dont Mlle Schneider est la prophète. La *Grande-Duchesse* a été l'apogée de cet art; mais depuis, quelle dégringolade! C'est que, quoiqu'on en ait dit, la *Grande-Duchesse* avec son livret amusant, intéressant, spirituel, sa musique pleine de motifs vifs, gais, agréables, avait un cachet de haute bouffonnerie que les auteurs n'ont retrouvé, ni dans la *Périchole*, ni dans la *Diva*, dont les journaux de Paris viennent de nous apprendre la chute.

Je doute que ce dernier ouvrage soit représenté à Lyon; quant à la *Périchole*, jouée samedi dernier, elle est destinée à une courte carrière sur notre scène, Livret, musique, interprétation se valent, et ne valent absolument rien.

MM. Meillac et Halévy se sont battus les flancs pour écrire deux longs actes sur une intrigue nulle, et n'ont même pu trouver quelque détails, quelque jeu de scène nouveau, quelques bons mots pour faire passer l'ineptie du sujet. Là-dessus M. Offenbach a brodé une partition sans relief, sans inspiration, dans laquelle je ne vois à citer que la lettre chantée par la Périchole au premier acte; malheureusement Mlle Jeanne a tiré de son rôle un si mauvais parti, l'a joué et chanté avec si peu d'intelligence que la fameuse lettre n'a fait aucun plaisir.

Afin d'être à la hauteur de son personnage, Mlle Jeanne a voulu essayer un certain nombre de gestes extravagants, s'est livrée à une mimique *schneiderienne* tout-à-fait ratée, lui sieyant fort mal et qui a contribué à jeter un froid, parfaitement en rapport, du reste, avec la température du samedi-saint. Mlle Jeanne est en outre douée d'une voix remarquablement pauvre; aussi jugez des duos de notre Périchole avec son partenaire Piquillo-Belliard, dont l'organe se prête peu à l'opérette comme on sait, malgré sa bonne volonté et ses qualités d'acteur comique. M. Seiglet a été passable, M. Martin, lugubre,

Seul, M. Luco a fait rire et s'est montré : comme dans toutes ses créations, artiste original, drôle sans trivialité, atteignant l'effet comique sans recherche, sans recourir aux moyens extraordinaires, amusant toujours, rarement exagéré. Le départ de M. Luco serait une perte des plus sensibles pour les Célestins.

Quelques artistes du Grand-Théâtre avaient prêté leur concours à cette représentation, au bénéfice de l'Association des artistes dramatiques, en la faisant suivre d'un concert. Mlles Cortez et Moreau, MM. Delabranche, Méric, Guillot et Feret ont obtenu des bravos qu'on n'a peut-être pas assez ménagés, car chacun de ces Messieurs et de ces Dames choisissent toujours, en pareil cas, un morceau bien connu par lui, complètement dans sa voix et ses moyens, il serait surprenant que ce morceau, romance, sérénade ou autre fut mal chanté. Je me plais néanmoins à enregistrer le succès de Mlle Moreau, et je suis heureux de constater qu'elle a interprété fort gentiment, avec beaucoup de goût les couplets de *Manon Lescaut.* J'ai eu assez souvent les occasions de critiquer notre chanteuse-légère pour ne pas manquer cette fois cet éloge mérité.

G. LAURENT.

(1) En vente chez Miton, libraire, quai des Célestins. — Prix : 4 fr. 50 c.

Pour tous les articles non signés,
Le Directeur-gérant, E.-B. LABAUME.

LYON. — Impr. LABAUME, cours Lafayette, 5.

La Grande Maison de Blanc

AU BAT-D'ARGENT

9, rue Impériale, 9

Vient de compléter ses immenses assortiments de

Toile, Blanc, Lingerie, Bonneterie et Chemises.

Profitant toujours des moments les plus favorables et opérant spécialement et avec d'énormes capitaux sur les articles

TOILES, BLANC ET LINGERIE

cette Maison attire à elle toutes les bonnes affaires ; elle s'assure ainsi le double privilége d'obtenir des différences considérables sur les prix, et de vendre meilleur marché que qui que ce soit, tout en garantissant la parfaite qualité des marchan-

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à visiter ces Assortiments uniques et à profiter de sérieux avantages que cette Maison ne cesse d'*offrir*.

AU BAT-D'ARGENT

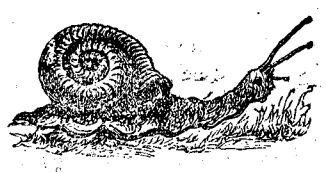
GRANDE MAISON DE BLANC

9, rue Impériale, 9

LYON

SIROP et PATE PECTORALE D'ESCARGOTS

31 ans DE Succès



préparé AU Sucre – Candi

De tous les pectoraux que l'on vante contre la toux, l'asthme, les catarrhes chroniques et les affections de poitrine, aucun ne réunit autant de qualités essentielles, aucun n'atteint mieux son but : guérir souvent, soulager toujours, tel est le résultat infaillible de l'emploi du **Sirop** et de la **Pâte d'Escargots**. — Prix : 2 fr. le Sirop; 1 fr. 50 la Pâte.

Chez MALIGNON, *rue Mercière*, 33, *LYON*. (16-0)

Il est essentiel de ne pas confondre le *Sirop Malignon* avec les préparations du même genre.

Place des Célestins, 1

GRAND CAFÉ-RESTAURANT ISCH

L. TIGNAT successeur

DÉJEUNERS

Un carafon vin — pain — un plat — dessert. . . . . 1 fr. 75

DINERS, *de 6 à 8 heures du soir*

Potage — quatre plats — dessert (vin compris). . . . . 4 fr.

Sert à la Carte

SALONS PARTICULIERS (20-0)

LE

GUIDE-INDICATEUR

ADMINISTRATIF ET COMMERCIAL

De la ville de Lyon

EST EN VENTE A L'IMPRIMERIE

5, Cours Lafayette, 5

ET AUX FACTEURS-RÉUNIS

Passage des Terreaux

BEAUTÉ

des Mains, du Visage. — Guérison des Gerçures, Pellicules, etc. par l'emploi de la **CRÊME SIMON**

Rue Impériale, 89. — Se méfier des nombreuses contrefaçons.

EN VENTE

ALMANACH DE GUIGNOL

1869

Chez tous les Libraires

ELIXIRS PUY

N° 1 et N° 2

Préparés par DESCHENAUX, pharmac. r. Ferrandière, 42

Laboratoire et Maison générale

Aux Charpennes (Lyon), rue Neuve, 41

GROS ET DÉTAIL

Joseph PUY, directeur

Expéditions par correspondance pour la France et l'étranger

—

L'Elixir N° 1 guérit radicalement toutes les maladies de poitrine, d'estomac, aigreurs, crises gastriques, vomissements, crachements de sang, perte d'appétit, oppression et maladies intestinales, guérit aussi les enfants par l'expulsion des vers.

L'Elixir N° 2 est un dépuratif puissant pour purifier le sang de toute âcreté et humeur, tels que rhumatismes de toute nature, dartres vives et de la peau, maladies secrètes, anciennes et contagieuse, sans laisser aucun reste du virus.

Prix du flacon : 3 fr. 50

On peut s'en procurer chez tous les pharmaciens et herboristes et dans toute la France. (17-11)

LYON

36, rue et place Impériale, 38

AUX DEUX PASSAGES

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

—

CHANGEMENT DE PROPRIÉTAIRE

HENRY PERROT

Successeur de MADIOT et PERROT

—

GRANDE BAISSE DE PRIX

Sur toutes les marchandises

de l'ancienne société

—

Arrivages considérables et journaliers

D'ASSORTIMENTS NOUVEAUX

Mis en Vente à un

Bon Marché extraordinaire

—

Tous les articles sont marqués en chiffres connus pour être vendus à **véritable prix fixe** et avec la plus scrupuleuse loyauté.

—

Aux Deux-Passages

36, *rue et place Impériale*, 38

A côté du passage de l'Argue

LYON

SIROP PECTORAL

d'Auguste DUBREUIL, ancien pharmacien à Lyon

Dix années d'expérience et de succès ont placé ce sirop parmi les meilleurs pectoraux connus. D'un goût très agréable, il guérit les inflammations, les irritations de la poitrine et de l'estomac, toux rhumes, catarrhes, maux de gorge, etc., etc.

Dépôt général : DUBREUIL, pharmacien, rue de Chartres, 38 (Guillotière). — Coutarier frères, pharmaciens-droguistes, rue Mercière, 90, et dans toutes les pharmacies.

Exiger la signature. (22-12)

PHOTOGRAPHIE TERRISSE PÈRE & FI

1, *Place des Cordeliers*, 1

LYON

RÉVEIL

ÉLECTRO - LÉTHARGIQU

Appareil Victor DELAY

Ingénieur civil breveté en France et à l'Etranger

AUX FACTEURS RÉUNIS

PASSAGE DES TERREAUX

IMPRESSION ET DISTRIBUTION D'IMPRIMES DE TOUTE NATURE

Lettres de décès, 1000 à l'heure, une fois la composition faite

LETTRES DE MARIAGE

Circulaires et avis de commerce

TÊTES DE LETTRE, CARTES DE VISITE, FACTU, S, ET JETTES

AVIS AUX LYONNAIS

qui vont à Paris

THIERRY, photographe *Rue de la Chaussée-d'An*

Se charge de faire leur Binette (1

JOURNAUX

LE DAUPHINÉ Revue littéraire et artistique, Courrier des Eaux thermales de la région. Paraissant à *Grenoble*, le dimanche et le jeudi du 15 août au 15 juin, et le jeudi du 15 juin au 15 août.

L'ÉCHO de la BOURSE Politique, Finance, Industrie, Commerce, Marine. — Paraissant le dimanche et le jeudi.

Un an, 24 fr. — six mois, 12 f. — le N° 30 c.

CHÉRUBIN Illustration des enfants, journal d'images. — Contes moraux, Historiettes, Sciences, Musique, Dessins, Modes, Jeux. — paraissant le 1 et le 15 de chaque mois.

Un an, 10 fr. le numéro, 50 c.

Paris, rue du Croissant, 15.

LE VÉLOCIPÈDE *journal humoristique* paraissant le 1 et le 15 de chaque mois Gazette des Sportsmen et des Velocemen. — Un an 5 fr., 6 mois 3 fr, le numéro 15 cent.

Grenoble, rue du Quai, 8.

LE FIGARO

Paris, rue Coq-Héron, 5, et *rue Rossini*, 5.

Trois mois, 16 f. — le N°, 20

PARIS *Ancienne Gazette des Etrangers*

Trois mois, 15 fr. 50.

LE GAULOIS

Paris, rue de la Grange-Batelière,

Trois mois 16 fr. — le N° 20

LA NAVETTE *Journal de Tar*

paraissant le dimanche.

Un an, 8 f. pour le département du Rhône.

A TOUS LES VENTS

—

L'HIRONDELLE

Journal artistique et littéraire, paraissant toutes les semaines. Prix l'abonnement 12 fr. par an.

Nimes, chemin d'Uzès, 25.

L'EPARGNE

Le plus complet des Journaux Financiers paraissant à Paris tous les samedis

Succursale à LYON, 92, rue de l'Impératrice,

ABONNEMENT D'UN AN RENDU A DOMICILE, **2 fr. 40 c.** — 2e Année, nombre des Abonnés : 20,700.

Libre de tout engagement qui eut pu nuire à son indépendance, n'ayant d'autre intérêt que celui de sa clientèle, l'Epargne a pris rang parmi les organes les plus autorisés. — La sûreté de ses renseignements en a fait le Guide indispensable des Actionnaires et des Obligataires.

Publiée sous la direction exclusive de M. de FONTBOUILLANT, chevalier de la Légion-d'Honneur, l'Epargne condense dans chacun de ses numéros toutes les nouvelles qui sont de nature à intéresser ses lecteurs : Situations des Chemins de fer et des Grandes Compagnies industrielles et financières ; Comptes-Rendus des Assemblées générales, Dividendes, Appels de fonds, *Tirages de toutes les Valeurs françaises et étrangères*, Cours des Valeurs cotées et non cotées, etc.

AVANCES DE 60 P. 0/0

SUR TOUS LES TITRES FRANÇAIS ET ETRANGERS,

à 3 pour 100 l'an, et le 1/2 pour 100 de commission

PAIEMENT DE TOUS COUPONS ÉCHUS.

Placements en rentes françaises à 12 p. % l'an.

S'adresser à la BANQUE DES ACTIONNAIRES, 15, *Rue IMPÉRIALE*, à Ly